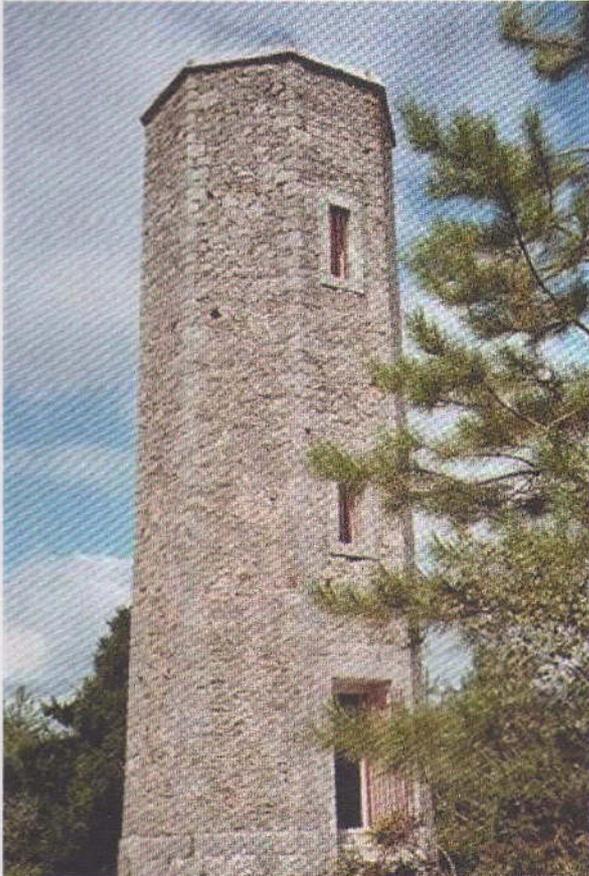


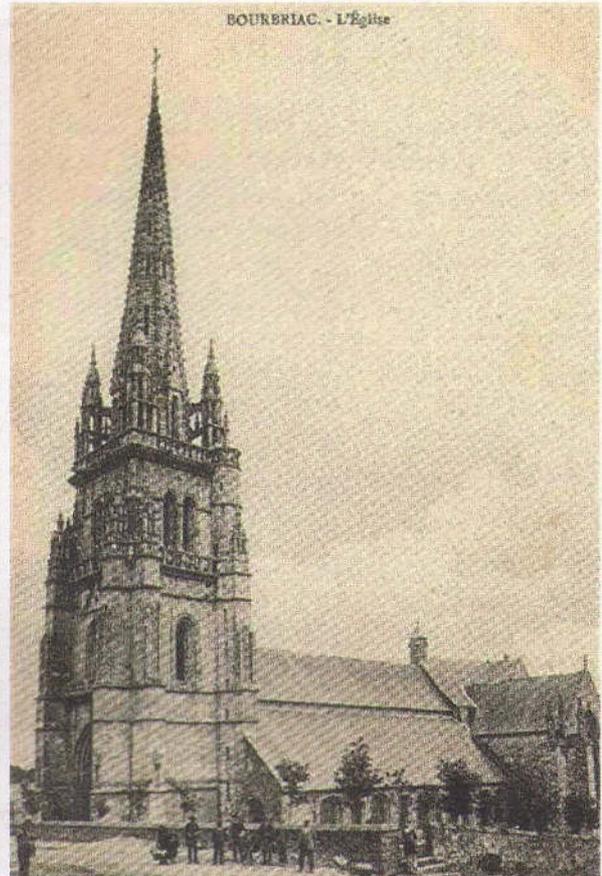
ISSN 0753-2490

PAYS D'ARGOAT

Revue d'Histoire et d'Archéologie
des cantons d'Argoat



La tour de Coat Liou Rénovée
Photo M. Rousseau

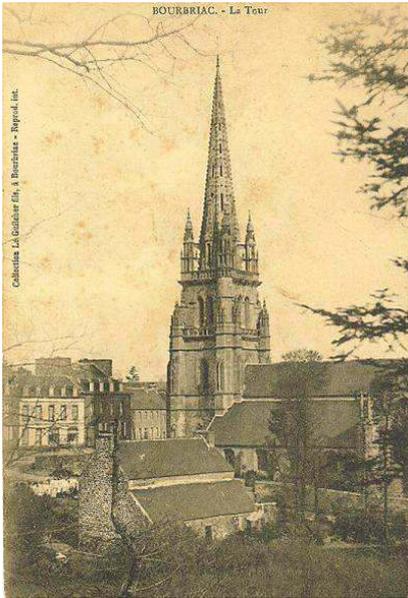


La tour vue de la rue des Menhirs
Tirel-Hamon (Guingamp)

LES TOURS DE BOURBRIAC

Numéro Hors série

TOUR de l'église de BOURBRIAC



Clocher porche :

Tour élevée devant l'église faisant office de porche au rez de chaussée et de chambre des cloches à l'étage, couronnée par une flèche hexagonale. La hauteur de la tour et de la flèche est de 64 mètres¹. Merveille d'audace et d'art, l'orgueilleuse flèche fixe dans l'éternité de la pierre la mesure de la gloire et de la puissance de la foi des briacins.

Le style gothique se diffuse lentement à travers la Bretagne ; il ne s'y établit pas avant le 13^{ème} siècle. La proximité de la Normandie influe sur les constructions, notamment sur la présence de clochers très élancés.

Les cloches :

Symbole de la liaison entre le ciel et la terre, elles appellent à la prière et rappellent aux fidèles les lois divines. Et comme l'a si bien dit Chateaubriand : « *Laissons les cloches rassembler les fidèles, car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur.* »

Les cloches d'un bourg, c'est la marque d'un territoire, une identité (a kloc'h braz Bulat : la grosse cloche de Bulat Pestivien – le bourdon), lorsqu'on est d'une paroisse ou d'une commune depuis des décennies, on reconnaît le son des cloches de son clocher, on s'imprègne de ses accords !

¹ (Bulat Pestivien affiche 66 mètres)

Une communauté sans cloche est comme un aveugle sans bâton !

Construction de la tour :

En 1535, on bâtit la tour ouest qui remplaça, peut-être, un clocher-porche roman. Elle illustre l'évolution des styles : gothique flamboyant et renaissance.

La tour occidentale s'ouvre par un porche aux apôtres (malheureusement absents) à la mode vannetaise. Il ne manque pas d'impressionner par ses dimensions, voûté d'ogives. Tout l'étage inférieur, est de tradition flamboyante. Le reste de la tour est renaissance.

Cette tour s'achevait par une plate forme, plusieurs fois remaniée, jusqu'à ce que l'architecte Alphonse Guépin père (décédé en 1878), associé à l'abbé Daniel (recteur de Bulat Pestivien), ne la couronne de la flèche néo-Renaissance en 1869.

A partir de 1530, en Bretagne, les bâtisseurs innovent dans leurs constructions. En particulier, maître Fouquet Jehannou, à Bulat Pestivien, lors de la construction de la tour du clocher, introduit le répertoire de la renaissance et l'adapte au granit. Ensuite, Jean Le Moal fera de même pour la tour et le porche ouest de la basilique de Guingamp, en 1535. De même, à Bourbriac, en 1535, E. Diridollou et Guillaume Cozic entreprendront la construction de cette tour, comme en témoigne une inscription.

En quoi consiste l'architecture renaissance :

- Le retour à l'arc en plein cintre,
- la division horizontale du monument par les galeries, les balustrades, les corniches saillantes,
- la division verticale par les contreforts, les pilastres, les fenêtres étroites et hautes,
- les dessins géométriques sur les pilastres²
- les coquilles saint Jacques (de forme concave).

Tous ces éléments se retrouvent dans cette tour.

² (carrés, losanges, cercles...).

Description de la tour :

La tour de Bourbriac était appelée par nos anciens « la tour neuve » (ar tour nevez). Ils faisaient référence à celle qui se trouvait à la croisée des transepts de l'édifice roman³ et qui se trouve, actuellement, matérialisée par un petit campanile sur le toit.



C'est une imposante masse carrée de 27 mètres d'élévation et de 11 mètres de côté, flanquée par quatre hauts contreforts dont les ressauts se terminent par un double pinacle et sont sommés par un clocheton.

Sur le contrefort sud-ouest, en quatre tableaux, on devine l'inscription gothique suivante :

« En l'a mil VCCXXCV le Xme jour de iuign fut comacee ceste tour p G Cozic mestre de louvrage dicel E Diridolo » qu'on peut lire ainsi : *« En l'an 1535, le 10^{ème} jour de juin, fut commencée cette tour par G. Cozic, maître de l'ouvrage de celle-ci E. Diridollou. »*

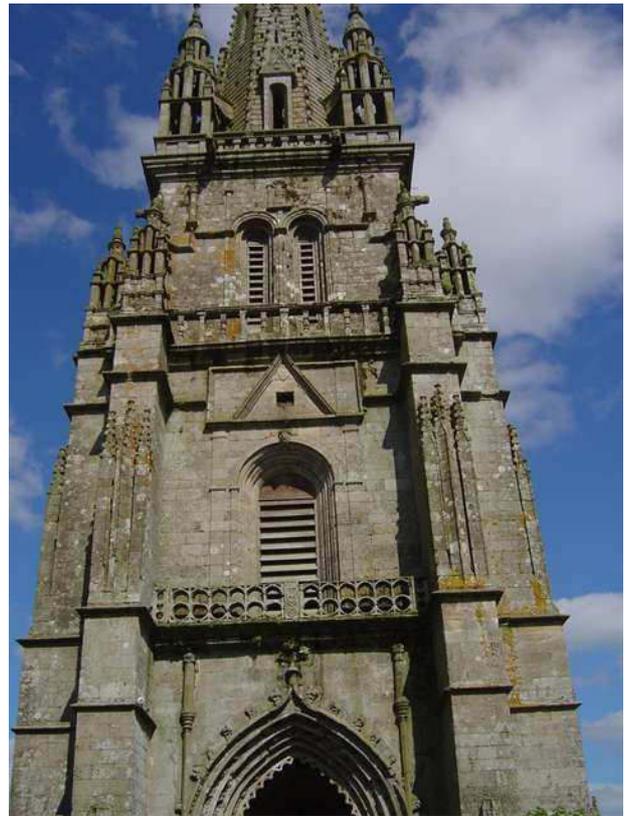
Le granit était extrait dans les villages de Skoassel et de Kerlosquer en Bourbriac.

Le **registre de baptême** de l'année 1708 nous indique bien son appellation de tour neuve : *« Le cinq novembre 1708 à 3 heures, après minuit, le Sacristain trouva un petit Enfant nouvellement né, inconnu de père et de mère, exposé sous le porche de la **Tour Neuve**. L'enfant fut baptisé une heure après par Messire Ollivier Tanguy Curé de Bourbriac ».*

Cette tour subit quelques interventions au cours des siècles suivants :

- En particulier en 1727, la paroisse dut passer un marché avec Jacques Flohic, architecte rostrenois, pour la somme de 289 livres.

- Le 27 décembre 1741, avec l'architecte de Bothoa, Jean Le Coatantiec, pour refaire les



abats sons, les fenêtres et la toiture de la tour pour la somme de 800 livres

-Vers 1820, la tour menaçait ruine. L'ingénieur en chef du département fit un rapport et un plan des travaux à entreprendre. Le Conseil Municipal sollicitait le pouvoir royal de Louis XVIII (1814-1824) de l'aider pécuniairement dans la coûteuse restauration de la tour avant que la situation ne devienne catastrophique. En 1824, il demandait l'autorisation de lever un impôt extraordinaire ; il votait 20 centimes par franc sur le montant des impôts fonciers pendant l'année 1826.

L'abbé Bidan, curé doyen, fait entreprendre , par le maître maçon guingampais Jean Botherel, des travaux sur la base de la petite flèche octogonale, pour la somme de 9.000 Fr

Lors de ces travaux deux hommes furent tués : Henri le Guézennec, président de la fabrique, et Yves le Maout, manœuvre.

Dans la nuit du 7 au 8 janvier 1867, un ouragan emporta cette petite flèche. Ainsi, l'abbé Pinson (1774-1875), recteur de la paroisse, en accord avec les autorités, décida alors d'ériger une flèche en granit, digne de ce nom, tant désirée pour rivaliser avec Bulat-Pestivien, sur cette tour si riche en architecture.

³ (détruite par un incendie en 1765)

Mais à cette époque, la fabrique n'avait pas beaucoup de ressources. Cependant, on fit appel à Alphonse Guépin, architecte diocésain, pour établir les plans et le devis de la construction de la flèche qui s'élevait à 22.600 Fr, non compris les charrois à la charge de la commune.

Construction de la flèche.

L'atelier Bellec-Guilcher de Lannion venait de construire celle de l'église de Bulat-Pestivien et Plouëc du Trieux. Il était tout indiqué pour entreprendre celle de Bourbriac. Dans le contrat, signé le 4 septembre 1868, il fut stipulé que les travaux devaient être terminés le 1^{er} octobre 1869. Les travaux allèrent bon train grâce à l'aide des paroissiens bénévoles, en particulier, les charrois du granit, extrait des environs de Saint Houarneau, coordonnés par Mr Hillion. La progression des travaux était conduite par le maître maçon Yves le Bellec.

Le coq, avant son installation au sommet, fut promené par les ouvriers à travers le bourg le jour de l'Ascension.

On peut lire, à la base de la tour, en haut de l'escalier, une longue inscription latine dont voici la traduction : *« Cette haute et belle pyramide, avec ses travaux adjacents, est un monument de la piété du clergé et du peuple de Bourbriac. Mgr David, Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier, Mr G. Pinson, Chanoine Honoraire et Curé-Doyen. F. Le Fustec. L. Pinson. F.M. Guégan, Vicaires. Le Men, Maire. J. Million, Juge de paix et Président du Conseil de Fabrique. J. Le Graet, Trésorier. Y. Le Bellec construisit la tour en l'an du Seigneur 1869. Louange et gloire à Dieu, à Saint Briac et à la Vierge Marie ».*

La flèche fut bénie lors des cérémonies de clôture d'une retraite de quinze jours, le 27 octobre 1872, par l'Evêque de Saint Brieuc et Tréguier, Mgr David. Celui-ci s'adressa de la première balustrade de la tour à la foule massée sur la place et dans le cimetière (qui à l'époque entourait l'église).

Cette flèche hexagonale mesure 37 mètres, est surmontée d'une croix de 2 mètres de haut ; elle comporte sur ses arêtes vives 40 crochets espacés de 65 centimètres. Aux quatre points cardinaux, des ouvertures, donnant accès au

dôme en plomb protégeant le beffroi, sont surmontées de gables. Le gable sud porte les armes de Monseigneur Augustin David (Evêque de Saint-Brieuc – Tréguier de 1862 à 1882) qui blasonnait : *« d'azur à la tour crénelée d'argent mouvante d'une mer en furie en pointe et surmontée d'une étoile d'or ».* L'évêque avait rang de comte, c'est pourquoi dans le blason on retrouve le chapeau de l'évêque ; en dessous, la couronne comtale..



Les quatre clochetons disposés au coin de la plateforme de la tour sont ancrés à la flèche par deux corbeaux. L'eau de ruissellement est évacuée par 8 gargouilles sous forme de corps d'animaux extravagants (ces gargouilles sous cette forme sont là pour exorciser le mal, le péché...).



Après l'effort de la montée, nos yeux sont d'abord sollicités par la vue panoramique. Mais pas seulement ; Attardons-nous sur la construction de la flèche, en ayant en mémoire qu'elle est en granit, et que ce matériau est dur et parfois rebelle à la taille. Ce n'est pas le mortier qui tient les blocs entre eux : c'est l'appareillage (les mesures justes pour tailler des pierres), son propre poids et son ajustement. Les blocs de granit sont disposés un peu comme les écailles d'un poisson, les angles sont émoussés, afin que le vent et la pluie « glissent » sur la surface. Quelle maîtrise des matériaux et de la construction !!!! Toutes ces colonnettes, à la base de la flèche, lancent vers le ciel des gerbes semblables à des jets d'ardentes prières.

Cette flèche est le testament de la prospérité de la foi chrétienne à Bourbriac.

Cette grande tour surmonte la porte occidentale.

Elle est épaulée par quatre imposants contre-forts qui nous donnent cette sensation de puissance.



Intérieur du clocheton

Ces contre forts sont ornés au ressaut par un double pinacle, et au sommet d'un clocheton, enrichis de quatre niches à dais (vides) soigneusement travaillées

Extérieur de la tour :

Au-dessus de la porte occidentale, se trouve une tribune à balustrade fine composée de cercles tangents, terminée aux extrémités de petits cœurs découpés dans la pierre ! Au centre, une pierre gravée d'une croix à double tau supportée dans un V et quelques motifs typiquement renaissance. Derrière, une fenêtre à arc en plein cintre, munie d'un abat-sons, est encadrée de pilastres engagés. Cette fenêtre, largement ébrasée, aux voussures unies, laisse apparaître, dans le claveau central, une tête d'ange.



Au-dessus, un cartouche, supporté également par des pilastres unis engagés, dans lequel un gable et dans son centre une ouverture carrée où apparaissait, peut être, auparavant un blason ? À la pointe supérieure, un écu non déchiffrable et à sa base deux étoiles ! De part et d'autre du gable, deux pierres sculptées : à gauche on peut lire le monogramme du Christ IHS (Jésus Sauveur des Hommes), à droite la date de 1826.



Au-dessus de la première tribune, une fenêtre géminée, à arc en plein cintre, munie d'abat-sons ; au-dessus, au centre, dans une niche encadrée de pilastres unis et en fond, une coquille Saint Jacques (concave, symbolise la lumière par les rais qui la figurent), est posé le buste mitré de Saint Briac. De part et d'autre, deux colonnes semi-engagées à chapiteaux corinthiens, n'ont d'autre attribut que de parer la façade.



Une tourelle polygonale, accolée au contre fort sud, contient un escalier de 162 marches conduisant aux deux tribunes et à la chambre des cloches. La hauteur de marche : 17 centimètres ; on pourra remarquer que la face contre marche est également ouvragée. Pourquoi l'escalier à vis tourne-t-il dans le sens des aiguilles d'une montre dans le sens de la montée ? Cette façon de construire est issue de celle des châteaux forts. Pour avoir l'avantage sur ceux qui attaquent le château. En effet, l'assaillant tenait son épée dans la main droite, ainsi lorsqu'il montait, il avait le désavantage de ne pas pouvoir effectuer des mouvements amples, chose que pouvait faire celui qui était en face. Les armées entretenaient toujours une petite quantité de combattants « gauchers » pour ce genre d'attaque.

Deux galeries à balustres divisent horizontalement la tour. Ces balustres sont décorés sur trois faces de motifs géométriques (losanges, ronds...)



Pourquoi un coq comme girouette ?

L'explication pastorale :

Au sommet de l'église chrétienne, le coq représente le Christ qui, placé au-dessus de l'église militante de la terre, veille sur elle et, pour la défendre, fait face aux bourrasques des tempêtes d'où qu'elles viennent ; c'est la protection promise à l'apôtre Pierre, aux champs de César contre les menaces des puissances mauvaises, contre les entreprises des « 3 Portes de l'Enfer »⁴.

L'explication populaire :

Elle est toujours beaucoup plus colorée. C'est Saint-Pierre qui, pour se venger de l'épisode du reniement, aurait donné un coup de pied dans le derrière d'un coq qui se serait ainsi empalé au sommet de l'église.

L'explication historique :

En 820, l'évêque Rambert, de Brescia en Italie, fait placer un coq en bronze sur son église pour signifier à ses paroissiens qu'il était temps de veiller (ce coq existait toujours en 1670). Cette initiative est accueillie favorablement par l'église, et sur l'ordre du pape Léon IV, vers 850, un coq en bronze de 64 kg fut même planté sur l'ancien clocher de la basilique Saint Pierre. En 855, la basilique possédait un coq en bronze doré, conservé aujourd'hui dans la sacristie. En 1025, St-Gall en Suisse avait le sien. Dès lors, cette pratique se répand dans toute la chrétienté.

La première représentation connue de la pose ou de la dépose d'un coq de clocher est la représentation, parfaitement visible sur la tapisserie de Bayeux, d'un homme tenant à la main un coq sur la cathédrale de Westminster (XIe siècle).

Tous les clochers de France possèdent un coq sauf : Loguivy de la Mer, Groix et Hoëdic (îles de), Ajaccio qui ont un poisson et Besse-en-Chandesse (Puy de Dôme) qui a un loup.

⁴ (évangile de Saint-Matthieu).

Le Porche



Le portail principal, en retrait entre les contreforts, à arcade ogivale, s'ébrase par quatre voussures. Ces voussures moulurées et sculptées, avec une grande délicatesse, d'une frise continue d'éléments végétaux ou pampres de vigne⁵ sortant de la gueule

d'animaux énigmatiques, et montent entre les colonnes des piédroits. Elles permettent de nous faire admirer l'étonnante habileté des sculpteurs ! L'arc extérieur est festonné en denticules.

Le tout encadré extérieurement par des pilastres prismatiques engagés, sommés de pinacles en pot, d'arcs en accolade ornés à l'extrados de crochets et sommés d'un fleuron.

L'intérieur du portail est également ébrasé de quatre voussures, la première décorée, les trois autres unies.

Les murs portent douze niches encadrées de pilastres, surmontées d'arc en accolade sommé d'un fleuron⁶. Elles étaient sensées abriter les douze apôtres. Deux portes à **anse de panier** communiquent avec la nef, éclairée par une baie vitrée. Une voussure encadre ces trois ouvertures de même que l'ébrasement des portes. On peut voir dans ces voussures des pampres de vigne sortant respectivement : à gauche, de la gueule d'un bouc, puis de celle d'un poisson, du bec d'un oiseau, ensuite, de la gueule d'un lion, d'une bouche de grenouille et enfin de celle d'un chien ! Ce décor rappelle le bestiaire fantastique

⁵ (branche de vigne avec ses feuilles et ses grappes; motif fréquemment utilisé, symbolisant la parole du Christ : "je suis la vigne, vous êtes les sarments" et préfigurant le jardin d'Eden).

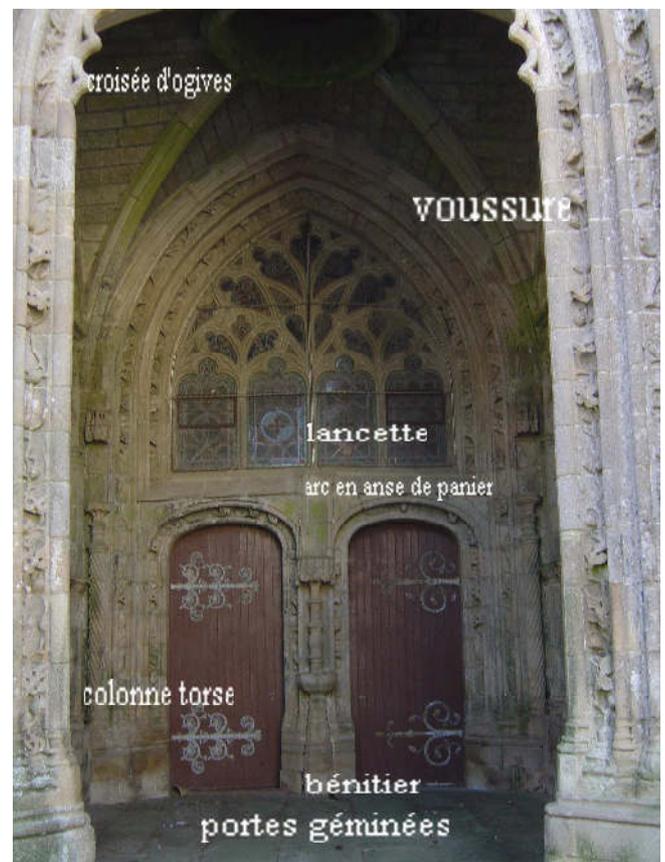
⁶ (également appelé « choux frisé »).

aux expressions satiriques dans l'esprit du Moyen Age.

La baie vitrée possède quatre lancettes trilobées surmontées d'un réseau flamboyant⁷.

Au coin, deux colonnes torsées supportent deux niches vides surmontées d'un dais⁸.

Le portail est voûté de croisées d'ogives en granit. Dans cette voûte les bâtisseurs ont aménagé un orifice rond qui correspond au diamètre de la plus grosse des cloches. C'est par cet orifice que l'on monte les cloches au beffroi.



⁷ (mouchettes et soufflets ayant la forme d'une flamme d'où l'appellation de ce style flamboyant par Auguste Prévôt, archéologue, vers 1830).

⁸ (symbole du paradis dans lequel se trouve le saint ou la sainte posé sur le culot de la niche).

Un bénitier insolite.



On remarque une colonne qui part du fond du bénitier, s'épanouit comme un palmier sous un chapiteau gothique. Ce n'est autre que l'image d'un arbre, l'arbre cosmique, l'arbre de vie.

Le symbolisme naturel de l'arbre fut bien vivant chez les chrétiens. Ceux-ci le regardaient comme symbole parfait de la Vie : planté au Paradis, croissant jusqu'aux cieux, vivifiant tout l'univers par la force que reçoivent ses racines, plongeant dans les eaux et donnant naissance aux quatre fleuves de l'Eden qui s'écoulent en direction des quatre points cardinaux. Celui qui a conçu ce bénitier possédait la science de la symbolique cachée.

Pourquoi

La chambre des cloches :

En avril 1920, la paroisse émet une souscription pour la réfection du beffroi et l'acquisition de quatre nouvelles cloches. Ainsi le vicaire écrit dans le clocher le 11 avril 1920 : « *hâtez-vous d'offrir à Meur le Curé votre Souscription pour les cloches. Le retard que vous apporterez à cet acte de générosité peut être cause du retard des nouvelles cloches* »

Les deux vieilles cloches furent descendues le mardi 7 mars 1922. Le beffroi fut réalisé par l'entreprise Auffret de Guingamp en cœur de chêne.

Quatre cloches neuves furent acquises en 1922 par l'intermédiaire des établissements Jamtel de Guingamp à la fonderie de Cornélie-Havard à Villedieu les Poêles en Normandie pour la somme de 50.000 Fr. Elles furent bénites, par le Vicaire Général Le Pennec, le dimanche 23 avril 1922, sous le rectorat de l'abbé Jean Marie Guillou.

1^{ère} Cloche : Briac. (1 612Kg)

Le 23 avril 1922. Pie XI étant Pape ; Mgr Morelle, évêque de Saint Briec et Tréguier.

J'ai été bénite par Mr le Chanoine Le Pennec, Vicaire Général.

L'abbé J.M. Guillou, curé Doyen, L'abbé B. Loyer Vicaire, Y. Personnic, Conseiller Général, Maire, Joseph Hillion, avocat, Joseph Lozahic, Gme Le Mener, Yves Le Gall, Yves Hervé, Conseillers paroissiaux

Mr le Chanoine Yves Marie Le Men Archiprêtre de Guingamp et Melle Marie Mélanie Joséphine Hillion, m'ont nommée **BRIAC Yves Marie.**

2^{ème} Cloche : Marie. (1 115 Kg)

Le 23 avril 1922. Pie XI étant Pape ; Mgr Morelle, évêque de Saint Briec et Tréguier.

J'ai été bénite par Mr le Chanoine Le Pennec, Vicaire Général.

L'abbé J.M. Guillou, curé Doyen, L'abbé B. Loyer Vicaire, Y. Personnic, Conseiller Général, Maire,

M.M les abbés E. May, Y. Hervé, Eugène Chermat, Joseph Le Lay, Jean François Quemer, Emmanuel Le Mener, prêtres de Bourbriac.

L'abbé Édouard May, chevalier de la légion d'honneur et Mme Veuve Guillaume Le Gall, née Jeanne Pommeray, m'ont nommée **MARIE.**

3^{ème} Cloche : Jeanne d'ARC. (766 Kg)

Le 23 avril 1922. S.S. Pie XI étant Pape ; Mgr Morelle, évêque de Saint Briec et Tréguier.

J'ai été bénite par Mr le Chanoine Le Pennec, Vicaire Général.

L'abbé J.M. Guillou, curé Doyen, L'abbé B. Loyer Vicaire, Y. Personnic, Conseiller Général, Maire.

M.M les abbés E. May, Y. Hervé, Eugène Chermat, Joseph Le Lay, Jean François Quemer, Emmanuel Le Mener, prêtres de Bourbriac.

En reconnaissance à la victoire et en souvenir des soldats de Bourbriac morts pendant la guerre.

J'ai pour parrain Mr Yves Marie Hervé, Recteur de Plufur et pour marraine Jeanne Yvonne Le Diuron.

Offerte par les jeunes filles de la paroisse.

4^{ème} Cloche : Marguerite Marie. (440 Kg)

Offerte par les élèves des écoles chrétiennes de Bourbriac.

J'ai été nommée Marguerite Marie par Mr l'abbé Joseph Le Lay, professeur à l'Institution Notre Dame à Guingamp et Melle Anne Yvonne Tilly.

ROLLAND Jean Paul.

Bibliographie :

Bulletin paroissial : le clocher de St Briac de l'abbé Loyer ;

Dictionnaire guide du patrimoine de Bretagne. Dirigé par Jean Marie Pérouse de Montclos.

Encyclopédie médiévale de Viollet le Duc



Petite histoire de Coat Liou

Des nombreux bois que comptait Bourbriac aux XV^{ème} et XVIII^{ème} siècles, seul subsiste aujourd'hui dans son intégrité celui de Coat Liou. Un examen trop rapide de cette situation pourrait laisser croire que cette étonnante stabilité serait due à l'absence de vicissitudes d'aucune sorte ou encore le résultat d'une gestion prudente et avisée : pour tout dire "durable".

Pourtant, il n'en est rien car ce bois, comme les autres, aurait pu disparaître à certaines époques.

La seigneurie châtelaine de Minibriac, à laquelle Coat Liou appartenait, possédait plusieurs massifs forestiers se partageant en deux catégories : les forêts réservées et les bois taillis.

Les premières étaient à la fois réserves de chasse et futaies de haut jet, où on laissait croître le bois "merrain" ou bois d'œuvre. Elles étaient la partie la plus noble du patrimoine forestier. Les bois taillis, au nombre desquels celui de Coat Liou, étaient exploités de manière plus intensive puisqu'ils venaient en coupe tous les vingt à trente ans selon les besoins. Il existait à cette époque une police des bois placée sous la haute responsabilité du maître général des eaux et forêts de Penthièvre, puisque le Minibriac appartenait à ce duché. Localement l'autorité était dévolue à un surgarde, généralement un noble, ayant sous son commandement un certain nombre de gardes forestiers. C'est ainsi qu'à Coat Liou officiaient Grégoire Le Coq et Jean Le Bars en 1598 puis Roland Toudic et Sylvestre Connan en 1628.

En 1598 précisément on apprend à l'occasion d'une enquête que Coat Liou a subi du fait des guerres de la Ligue qui s'achèvent, des dégâts importants. Depuis 1590 en effet la Bretagne, et singulièrement notre région, est la proie de troupes de toutes sortes dont la subsistance n'est assurée la plupart du temps que par le pillage. Le rapport de la visite du bois de Coat Liou indique de façon on ne peu plus explicite que "partie d'iceluy a été brûlée et le feu mis en icelui par gens de guerre et la troupe du sieur de Paye lorsqu'ils passaient par les quartiers il y a environ deux ans et demi". Il existait dans la partie basse du bois une enceinte d'époque indéterminée, connue sous le nom de "Kamb Laerien"

("le camp des voleurs") encore visible avant l'ouragan de 1987. Cette enceinte se présentait sous la forme d'un quadrilatère irrégulier d'une centaine de mètres de coté, large de 60 mètres à une extrémité et de 30 à l'autre. A son bout le plus étroit le talus subsistant, haut de 1,5 mètre, dominait un fossé profond de 2 mètres, comme si l'on avait constitué à cet endroit une sorte de réduit défensif mieux protégé que le reste du site. Il est très vraisemblable que l'on puisse rattacher l'existence de cette forteresse sommaire à la période que l'on vient d'évoquer, retranchement temporaire d'une troupe en maraude.

Le XVII^{ème} siècle va connaître deux projets "industriels" se rapportant à Coat Liou sans que l'on sache si le premier d'entre eux a abouti. En 1617 René de Brossard, "gentilhomme verrier", sollicite l'installation d'un établissement dans le bois, mais rien n'atteste que cette entreprise soit allée à son terme. La seconde en revanche est mieux connue et a laissé des traces, aussi bien dans le paysage que dans la toponymie, ou encore dans les documents d'archives. Il semble que se soit sur l'initiative de Yves du Liscoët, seigneur de Coatmen, qu'ait été entreprise l'ouverture de mines de fer à Coat liou. Ayant fait bâtir vers 1655 le manoir de Coatmen dans la forêt du même nom (en Bourbriac), Yves du Liscoët se lance résolument dans l'activité sidérurgique, et pas seulement dans cette paroisse. C'est ainsi qu'il est autorisé en 1682, par lettres patentes royales, à ouvrir dans la forêt de Carnoët, en Cornouaille, des mines de plomb et d'étain. C'est dans son manoir de Coatmen que décède, le 18 juillet 1685, Thomas Morgain "fondeur de mine de plomb", venu du Pays de Galles "professer son art" à Bourbriac. Les vestiges de ces mines sont toujours visibles dans la partie basse du bois. Celles-ci se présentaient sous la forme de puits de profondeurs variables, mais n'excédant pas toutefois une dizaine de mètres, à partir desquels on creusait des galeries de faibles hauteurs. A l'époque où les habitants du bourg allaient encore glaner le bois mort et les pommes de pins, il est arrivé qu'une femme chute dans l'un de ces puits et n'ait été secourue

que le surlendemain. Le minerai était transporté par charroi aux forges situées à l'entrée de Coat Men qui ont données leur nom à un village. Ces mines étaient encore en activité en 1750 mais leur exploitation a du cesser peu après car en 1762 il est fait état des "anciennes forges". Mais avant même que ne débute cette entreprise, les forêts du Minibriac allaient faire l'objet d'afféagements, c'est à dire être vendues à des particuliers qui en auraient la pleine propriété, sauf à reconnaître et conserver la sujétion féodale au vendeur. Dès 1638 Benjamin du Liscoët, seigneur du Bois de La Roche, afféage l'issue du Ruliou dans le bois. Quand la Révolution éclate, Coat Liou appartient à Rosé-Olive de Lesquen qui en retire un revenu annuel de 250 livres. Les propriétaires ayant émigrés, le bois, qui couvre alors 240 hectares, est déclaré bien national et vendu aux enchères. Mis à prix 5 500 livres, il est acquis pour 25 livres de mieux le 24 septembre 1794 par Richard Le Cudenec, Mathurin Bourges et Yves Connan. Il est plausible que les coacquéreurs après avoir vendu ce qui pouvait l'être, aient vendu le bois lui-même, ou tout au moins son emplacement, morceau par morceau. C'est à cette époque que Lan Inizan, dans son livre "Emgann Kerguidu" ("La bataille de Kerguidu"), situe la mort du prêtre jureur de Plouaret, Loull ar Bouc'h, retrouvé transpercé dans le piège à loup qu'un habitant de Restigou avait creusé dans Coat Liou : pure légende en vérité.

Les années qui suivent sont obscures quant à l'histoire du bois. Il faut aller en 1839 pour en retrouver la trace. Le 3 décembre Barthélémy Desjars écrit au maire de Bourbriac : *"J'ai l'honneur de vous déclarer qu'ayant acquis il y a un an une pièce de terre froide ou lande nommée Lan Auffret, située en votre commune et ayant autrefois fait partie de Coat Liou (que j'ai ressemé et planté), j'ai fait les nécessaires pour utiliser cette lande de 10 hectares et 15 ares. Je l'ai fait percer de manière à contenir 1 000 pieds d'arbres par hectare et je la fais planter en ce moment en épicea. Je vous prie Monsieur Le Maire d'avoir la bonté de le constater en faisant insérer la présente déclaration dans vos registres"*. On était

alors dans l'achèvement du cadastre de la commune et des matrices s'y rapportant.

Barthélémy Desjars, avait semble-t-il commencé ses acquisitions foncières vers 1821. C'était un personnage très en vue de la région de Guingamp, dont il avait été nommé maire sous le consulat. Il avait ensuite, avec deux associés, créé un établissement bancaire (qui allait perdurer jusqu'en 1890) et dont il allait devenir l'unique dirigeant. En son temps il avait été également un important acheteur de biens nationaux, dont le château de Kerauffret à Saint Adrien. La reconstitution du bois de Coat Liou paraît avoir été la grande affaire de sa vie. Il est très certainement à l'origine de la construction de la grande maison de maître que nous connaissons encore. Son action de reboisement était manifestement dictée par des principes de gestion rationnelle de la forêt. Ainsi peut-on voir encore, bordant la grande allée forestière du bas du bois, les bornes en pierre délimitant à espaces réguliers les cantons de boisements. Barthélémy Desjars décède en 1841 et c'est son fils Frédéric (1800-1877) qui lui succède dans la propriété de Coat Liou. Le bois paraît être demeuré dans la famille jusqu'au début du XX^e siècle puis, les arbres étaient alors à maturité, vendu afin d'être abattu. L'annonce de la mise en exploitation allait jeter l'alarme à Bourbriac au point que le conseil municipal délibère sur le sujet en avril 1908 considérant *"qu'un déboisement fait dans ces conditions paraît être de nature à modifier le régime des eaux et du climat, émet le vœu que l'administration des eaux et forêts veuille bien empêcher, s'il est possible, la destruction totale de ce bois"*.

L'attachement de la population à son bois était réel et sincère. Pour preuve, une chanson écrite à la même époque, dont le succès populaire fut considérable, et que son auteur, Théophile Botrel, (Bourbriac 1892-1955), a tout simplement intitulée "Coat Liou".

A l'en croire, le bois était le lieu de tous les ébats et singulièrement le Monten Roc'h Boc'h, affleurement rocheux spectaculaire d'où l'on domine la vallée de Tournemine alors que la vue porte bien au-delà de Guingamp.

Le clergé local voulut interdire la chanson, ce qui ne fit qu'assurer son succès un peu plus.

La construction de la tourelle, véritable curiosité, est postérieure à Barthélémy Desjars

car, ainsi qu'il apparaît à la consultation du cadastre, cet édifice n'existe pas en 1840. On a beaucoup supputé sur les raisons de sa construction et sur son rôle éventuel. L'avis le plus commun a été de dire qu'il s'agissait là d'un relais du télégraphe Chappe. Rien, pas un seul élément, ne permet pourtant d'affirmer une telle chose. La ligne du télégraphe optique reliant Paris à Brest a été construite en 1793 et c'est un officier du Génie, le capitaine Chaigneau, qui en a réalisé le tracé, au moins dans les Côtes-du-Nord. Cette ligne comportait une station sur Lanrodec puis la suivante à Bourbriac au village de Coat Forn et son tracé évitait la hauteur de Coat Liou. De surcroît l'architecture même de la tour, coiffée d'une verrière, interdisait la présence du mat articulé permettant la transmission optique. Enfin la construction de l'édifice est pratiquement contemporaine de l'abandon de la ligne Chappe remplacée par le fil télégraphique. Mais alors, quel pouvait être la fonction de la tourelle que l'on voyait de toute la région environnante et même de fort loin ?

Dans la gwerz de l'Ermite de Kroaz Huet, rapportée par Arthur Bourges on l'aperçoit de Pont Melvez.

"Dreist d'an Tourel Koad Liou al loar a oa savet, An amzer a oa splan, lugerni re ar stered"

"Au-dessus de la tourelle de Coat Liou, la lune s'était levée le temps était clair, les étoiles brillaient.

La construction de cet édifice curieux, et même unique car on n'en connaît pas d'équivalent ailleurs, n'a pas été dictée par des considérations utilitaires. Il est tout simplement le caprice d'un homme, ou d'une femme, fortuné qui a voulu agrémenter sa villégiature sylvestre, lieu de loisir et de réunion de ses amis, par ce mirador vitré, d'où, par beau temps le regard portait jusqu'à la mer... à moins que son bâtisseur n'ait été quelque féru d'astronomie ?

Bien vite les Briacins se sont "emparés" de la tourelle. L'usage, rapidement, s'est établi de voir les noces monter sur le sommet du Ruliou afin d'y venir danser et la tourelle est devenue, au même titre que l'église, un but d'excursion pour les touristes, les vacanciers et les enfants du bourg. Les photographes, eux-mêmes, ne manquaient pas de s'y rendre, dix cartes postales

différentes en apportent le témoignage, et un peintre, Louis Theven de Gueleran (1874-1945) lui a consacré une toile. Edmond Rébillé, qui la qualifie de "monument mystérieux", l'évoque dans ses souvenirs : "Que de fois durant mon enfance ai-je fréquenté cette tourelle, alors ouverte ! L'escalier de pierre se terminait par quelques marches métalliques donnant accès à une plate-forme effondrée, entourée de vitres colorées brisées". Parvenu à la plate forme "qui geint et vacille au sommet de l'escalier", il s'y installait "seul, tel à sa dunette un capitaine de navire chancelant sous les vagues".

Le bois et la tourelle étaient le terrain d'aventure des enfants du bourg, dont les jeux n'étaient pas toujours sans dangers, et devant les risques courus le docteur Trégoat; propriétaire de Coat Liou depuis les années vingt, finit par se résoudre à murer l'entrée de l'édifice. Puis après les dégradations enfantines allaient venir l'outrage des éléments. L'ouragan de 1987, qui a si cruellement frappé la forêt bretonne, n'a pas épargné Coat Liou, ni la tourelle et il n'est que temps aujourd'hui de la sauver si cela doit se faire.

Yannick Botrel Pays d'Argoat N° 39



Coat Liou (Théophile Botrel)

Breman e touez ar yaouankiz
Un habitud a zo nevez
D'ar sul elec'h mont d'an offis
Da goat Liou 'c'h eont da vale

Koad Liou, Koad Liou !
Pre a t'eus gwelet ha klevet
Ne faota ket diskuz
Kar deus an amzer tremenet!
Kalz dud a vez mezuz!
Koad Liou, Koad Liou !
N'ur vont da serran luz...

Aujourd'hui parmi la jeunesse
Il y a une nouvelle mode
Le dimanche au lieu de se rendre à l'office
Ils vont se promener à Coat Liou

Coat Liou, Coat Liou !
Ce que tu as vu et entendu
Il faut le taire,
Car du temps passé
Bien des gens ont honte
Coat Liou, Coat Liou !
En allant cueillir les myrtilles...



BIBLIOGRAPHIE

- Anniversaire...(Décès de Thomas Morgain), Yannick Botrel, Pays d'Argoat, N° 3.
Forestiers et habitants de Bourbriac au 17^e siècle, Yannick Botrel, Pays d'Argoat, N° 4.
Bourbriac et sa région dans la Révolution. (Vente des biens nationaux), Yannick Botrel, Pays d'Argoat, N° 12.
Livre d'or de Bourbriac et son canton, Edmond Rébillé, Pays d'Argoat, N° 19.
Barthélémy Desjars, Hyacinthe des Jars de Keranroué, Pays d'Argoat, N° 30.
Autorisation d'exploitation de mines à Carnoët en 1682, Jean-François Coënt, Pays d'Argoat, N° 33.
L'Argoat secret autour de Guingamp, Edmond Rébillé.